

Études balkaniques

Cahiers Pierre Belon

11 | 2004

Le sport dans le Sud-Est européen

Les Jeux Olympiques de 1896 : réflexions sur une renaissance

The 1896 Olympic Games: Thoughts about a Revival

Françoise Étienne et Roland Étienne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/167>

ISSN : 2102-5525

Éditeur

Association Pierre Belon

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 33-60

ISBN : 2-910860-11-6

ISSN : 1260-2116

Référence électronique

Françoise Étienne et Roland Étienne, « Les Jeux Olympiques de 1896 : réflexions sur une renaissance », *Études balkaniques* [En ligne], 11 | 2004, mis en ligne le 30 septembre 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/167>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

Les Jeux Olympiques de 1896 : réflexions sur une renaissance

The 1896 Olympic Games: Thoughts about a Revival

Françoise Étienne et Roland Étienne

- 1 Des derniers jeux de l'Antiquité, à la fin du IV^e siècle. ap. J.-C.¹, aux premiers jeux de l'ère moderne en 1896, le cheminement est long et complexe². C'est moins ce cheminement qui nous intéressera ici, avec ses tentatives toutes avortées, que les conditions précises du renouveau en 1896, et la façon dont la Grèce va y être impliquée.

La Grèce et l'olympisme : E. Zappas

- 2 Dès le milieu du XIX^e siècle, la Grèce connut des « frémissements olympiques » dans un contexte de renaissance nationale et patriotique. L'idée de rétablir des jeux avait été popularisée par des intellectuels comme Panayotis Soutsos et elle sembla se concrétiser en 1856, lorsque Evangélis Zappas proposa au roi Othon une donation dans le but de financer ces nouvelles manifestations.
- 3 E. Zappas (1800-1865) était un épirote du Nord, un combattant des guerres de Libération, qui, après l'Indépendance de la Grèce, s'installa en Roumanie, où il exerça la médecine avant de devenir un riche propriétaire foncier. Zappas rêvait du passé glorieux, de régénération des mœurs et, bien sûr, de Jeux Olympiques. Son offre généreuse fut acceptée, mais le ministre des Affaires étrangères, Alexandre Rangabé, suggéra de combiner les concours athlétiques avec des expositions industrielles et artistiques et de construire pour cela un bâtiment, le futur Zappeion, pour les recevoir.
- 4 En 1858, les Olympiades furent créées par décret royal. La première eut lieu en octobre 1859 : si les expositions furent un succès – le grand peintre Nikiphoros Lytras y obtint un prix – il n'en alla pas de même des épreuves d'athlétisme : les concurrents n'étaient pas entraînés, les juges étaient incompetents et l'organisation était inexistante :

des spectateurs furent piétinés et blessés par la police montée qui essayait de laisser libre passage dans les rues aux concurrents ; des athlètes furent arrêtés par la police, pris par erreur pour des spectateurs « resquilleurs ». Des enfants et des vieillards s'engagèrent à la dernière minute dans les compétitions ; un aveugle se présenta à une des épreuves.³

- 5 Le Journal Hestia du 29 avril 1896 rapporte que 20 000 personnes massées debout sur la place Ludovicou assistèrent aux Jeux. Aucun incident n'éclata pendant la course de chevaux et de chars que tout le monde pouvait suivre, quelle que soit sa place. Mais quand commencèrent les épreuves athlétiques (course, saut, disque, saut à l'outre et montée au mât), il était évident que seuls les premiers rangs profitaient du spectacle. Furieux, les autres spectateurs arrachèrent fûts et chapeaux de ceux qui les gênaient et les poussèrent si violemment qu'ils rompirent les barrières. Ce fut une bousculade indescriptible. Timoléon Philémon, le futur maire d'Athènes, et correspondant du journal Aionos, malmené lui aussi par la foule, écrivit un article vengeur pour dénoncer cette parodie de concours olympiques. D'autres confrères, plus philosophes, ne donnèrent aucun compte-rendu de l'événement, considérant qu'il n'y avait rien eu à voir...
- 6 La deuxième olympiade n'eut lieu qu'en 1870, en raison des bouleversements politiques intervenus (déposition du roi Othon, accession au trône de Georges Ier) ; entre-temps, E. Zappas était mort, mais son cousin et exécuteur testamentaire, Constantin Zappas, poursuivait son œuvre. A la grande satisfaction de tous, les épreuves sportives se déroulèrent dans le stade panathénaïque, aménagé par Lycurgue au IV^e s. av. J.-C. et reconstruit en marbre par Hérode Atticus au II^e s. de notre ère. ; on se contenta de le débayer sommairement pour accueillir 30 000 spectateurs qui assistèrent à des prestations de meilleure qualité.
- 7 Mais, en 1875, les Jeux furent un fiasco complet ; selon certaines sources, la responsabilité en incombait au comité d'organisation qui menait une politique élitiste en écartant les concurrents issus des classes populaires. Quoiqu'il en soit, en 1888, les compétitions ne réunirent que 32 athlètes pour 12 épreuves et se déroulèrent dans l'indifférence générale. Ces fâcheuses expériences ne devaient pas encourager le gouvernement grec à renouveler l'aventure en 1896. L'olympisme fut relancé de France et s'incarne en P. de Coubertin.

Coubertin, la Grèce et l'Olympisme

- 8 L'olympisme ne fut pas pour le baron de Coubertin un but, mais un moyen pour populariser les exercices physiques et promouvoir le sport dans les établissements scolaires français. Les idées de Coubertin ne forment pas un corpus très clair – elles ont d'ailleurs évolué au cours du temps et couvrent 70 000 pages – et comportent quelques contradictions, celles que l'on retrouve dans un milieu aristocratique traditionaliste, mais cependant teinté d'une idéologie généreusement républicaine.

Les idées de Coubertin et leurs contradictions

- 9 Coubertin naquit à Paris le 1^{er} janvier 1863, sous le Second Empire. Il est issu d'une famille aristocratique, royaliste et catholique du « Faubourg Saint-Germain ». Après des études secondaires chez les Jésuites où il acquiert une solide culture classique, il prépare l'école militaire de Saint-Cyr – voie toute tracée pour les jeunes gens de sa classe sociale –, mais abandonne très vite ce projet parce qu'il croit à un avenir de paix. Il s'inscrit à la Faculté

de droit, mais, pas plus que pour les armes, il n'a d'inclination pour les disciplines juridiques. Il apparaît alors comme un jeune homme mondain, cultivé et dilettante, consacrant beaucoup de temps au sport : il pratique l'équitation, l'aviron, l'escrime, la boxe... Il suit aussi des cours à l'École libre des Sciences politiques et se passionne pour l'histoire contemporaine. Il lit beaucoup : Tocqueville, Auguste Comte et Taine, en particulier les ouvrages de ce dernier sur l'éducation anglaise, qui vont influencer toute sa carrière. Il fréquente la Société d'Économie libérale, créée par Frédéric Le Play, un des fondateurs de la sociologie moderne et un représentant du catholicisme social. Coubertin le considéra toujours comme un maître à penser qui lui fit prendre très tôt conscience de la question sociale.

- 10 C'est en 1883, lors d'un premier voyage en Angleterre, suivi de beaucoup d'autres, que Coubertin découvre ce qui devint son champ d'action : l'éducation et la rénovation du système d'enseignement français qu'il jugeait archaïque et sclérosant.
- 11 Les enquêtes qu'il mène dans les collèges et les universités d'Outre-Manche mettent en évidence la place privilégiée accordée aux exercices physiques dans le système éducatif. D'ailleurs, dans toute l'Angleterre, on remarque le même intérêt pour l'athlétisme et pour les sports traditionnels ou d'essor plus récent, comme l'aviron, le cricket ou le football. Mais c'est surtout au Collège de Rugby que Coubertin perçoit la relation, fondamentale à ses yeux, entre la pratique des sports et la construction de la personnalité individuelle et sociale. Les exercices du corps développent l'autonomie des adolescents, contribuent à forger les caractères et à former des citoyens.
- 12 Ce sont les méthodes anglaises que Coubertin va s'efforcer de faire adopter en France qui, selon sa propre expression, « avait un pressant besoin de rebronzage pédagogique ». Désormais, il consacre sa vie à cette tâche dans laquelle il voit le facteur déterminant de l'avenir de la civilisation européenne. Ses idées firent leur chemin lentement : n'était-ce pas l'époque où Maurice Barrès, académicien et député de la droite, déclarait que le sport « faisait des ignares, des cardiaques, des éclopés et des brutes » ? Et si les responsables de l'Instruction publique appliquèrent progressivement le programme de Coubertin, ce fut sans jamais faire référence à celui qui en fut en quelque sorte l'initiateur.
- 13 Si ses biographes voient toujours en Coubertin un humaniste, un philanthrope, un idéaliste doublé d'un homme d'action lucide et efficace, des voix se sont élevées pour dénoncer, textes à l'appui, un homme politique conservateur, élitiste et sexiste, un colonialiste raciste⁴. Ses positions inacceptables au moment de l'affaire Dreyfus – il fut antidreyfusard non par antisémitisme, mais par respect du jugement d'un tribunal militaire – et son adhésion aux Jeux de Berlin en 1936, où il ne discerna pas le détournement de l'idéal olympique au profit de la propagande raciste nazie, viennent étayer cette thèse (il n'assista pas aux Jeux de Berlin, mais accepta les cadeaux du Führer !). D'autres historiens, en s'appuyant sur les écrits de Coubertin, ont dressé un tableau plus nuancé et qui s'inscrit mieux dans le contexte de son époque.
- 14 Le baron de Coubertin n'était pas à proprement parler un politique ; il ne fut jamais inscrit dans un parti. Les hommes de droite ne lui pardonnaient pas son adhésion à la République ; ceux de gauche se méfiaient de ses origines et de son libéralisme ; les intellectuels ne le prenaient pas au sérieux. Cet aristocrate, par ailleurs très représentatif du « Faubourg Saint-Germain », s'affirma dès 1887 républicain, dans un milieu où l'on aspirait plutôt au rétablissement de la monarchie : « la République dont je me réclame est celle de Gambetta, de Jules Ferry et de Carnot ». Le système républicain, qui fait de

l'instruction le moteur du progrès humain, correspondait à sa vision de l'avenir de la société. Bourgeois libéral, partisan de l'ordre établi et du capitalisme, le concept de lutte des classes lui est étranger, tout comme lui échappe l'importance de la pensée de K. Marx, son contemporain. Mais sa foi dans le progrès et la modernité – dans la lignée des humanistes des Lumières – lui fait souhaiter des réformes d'inspiration libérale et chrétienne. Il considère que les masses doivent avoir accès à la culture et prône la création d'universités ouvrières : « Il n'est pas question d'associer brusquement la classe laborieuse à la haute culture, telle que l'âge précédent l'a comprise, mais il faut qu'elle en dresse elle-même l'inventaire, afin que si, demain, le temple où sont enfermées les richesses acquises de la civilisation venait à être confié à sa garde, ce temple soit respecté et entretenu »⁵. En quelque sorte, il craignait que le peuple accède à la démocratie sans avoir appris à s'en servir.

- 15 De son propre aveu, Coubertin fut un disciple enthousiaste de la politique coloniale française dans laquelle il voyait un facteur de la grandeur nationale. Il justifiait l'ordre colonial au nom de la supériorité de la race blanche sur les autres races. Et le sport qu'il préconisait pour les indigènes était avant tout « instrument de discipline ». Même si ces théories étaient largement partagées par ses contemporains, il n'en reste pas moins que de tels propos, tenus par l'homme qui mit en place une institution internationale fondée sur une idéologie de fraternité, jettent une ombre sur l'humanisme de Coubertin et en montrent les limites.
- 16 Quant à l'accusation de sexisme, elle n'est pas non plus réfutable : il fut toujours farouchement opposé à la participation des femmes aux compétitions sportives au nom de la décence : « Impratique, inintéressante, inesthétique et, nous ne craignons pas de le dire, incorrecte, telle serait à notre avis cette demi-olympiade féminine »⁶. Disons que le féminisme n'en était qu'à ses débuts et que le baron ne faisait que refléter les préjugés de son époque.
- 17 Pierre de Coubertin fut donc une personnalité complexe, oscillant sans cesse entre deux courants opposés, d'où des positions confuses ou contradictoires. Il n'en reste pas moins un homme hors du commun qui engagea son siècle dans la modernité.

L'Olympisme de Coubertin

- 18 Pourquoi avoir rétabli les Jeux Olympiques ? P. de Coubertin apporte une réponse dans un article publié dans un journal belge en 1906 : « pour ennoblir et fortifier les sports, pour leur assurer l'indépendance et la durée et les mettre ainsi à même de mieux remplir le rôle éducatif qui leur incombe dans le monde moderne »⁷.
- 19 Le rétablissement des Jeux fut donc mis au service du grand projet pédagogique, intellectuel et moral qui est lié au renouveau de l'athlétisme au XIX^e s. Et c'est grâce à l'immense prestige de l'Antiquité que Coubertin put imposer les Jeux modernes et établir les fondements philosophiques du nouvel olympisme.
- 20 On s'interroge sur les liens que Coubertin entretenait avec l'Antiquité et plus généralement avec la Grèce : des liens passionnels, sans aucun doute, avec un pays qu'il définit comme « celui de l'attachement définitif » et avec un lieu, Olympie, où il demandera que son cœur soit déposé après sa mort. Pourtant, c'est tardivement – après la décision du Congrès d'inaugurer les Jeux d'Athènes – qu'il fit le voyage en Grèce et visita « le berceau

des sports ». Jusqu'alors sa connaissance de la civilisation grecque ancienne tient à ses études classiques :

Rien dans l'histoire ancienne ne m'avait rendu plus songeur qu'Olympie. Cette cité de rêve... dressait sans cesse devant ma pensée d'adolescent ses colonnades et ses portiques ; bien avant de songer à extraire de ses ruines un principe rénovateur, je m'étais employé en esprit à rebâtir, à faire revivre sa silhouette linéaire. L'Allemagne avait exhumé ce qui restait d'Olympie ; pourquoi la France ne réussirait-elle pas à en reconstituer les splendeurs ? De là au projet, moins brillant mais plus pratique et plus fécond, de rétablir les Jeux, il n'y avait pas loin⁸.

- 21 Le moment était en effet propice : au cours des trois dernières décennies du XIX^e s., c'est un véritable bond en avant qu'accomplit l'archéologie grecque. C'est l'ère des grandes fouilles et des trouvailles spectaculaires qui suscitent la curiosité et l'enthousiasme d'un large public, nourri de culture classique. Depuis 1875 l'Allemagne a entrepris la « résurrection matérielle » d'Olympie⁹. Coubertin en a suivi toutes les étapes et il a dû rêver devant la restitution du sanctuaire, œuvre de l'architecte et ancien prix de Rome, Victor Laloux, présentée à l'Exposition universelle de 1889, toutes choses qui ne sont pas étrangères à sa volonté de faire revivre les Jeux.

- 22 En novembre 1894, Coubertin découvre enfin Olympie ; il y revient 33 ans plus tard, en 1927, lors de l'inauguration du monument commémoratif des Jeux ; il évoque sa première visite et laisse remonter les souvenirs :

Un air pur, embaumé des senteurs, soufflait des rives de l'Alphée. Le clair de lune anima un moment un paysage vaporeux, puis la nuit étoilée tomba sur les deux mille ans dont je venais chercher l'émouvant contact. Le lendemain..., je me hâtai seul vers les ruines. Leur petitesse provenant d'une part de la proportion restreinte des édifices et, de l'autre, de leur entassement... leur petitesse donc ne me surprit pas, ni ne me déçut. C'est d'une architecture morale dont j'avais à recueillir les enseignements et celle-là magnifiait toutes dimensions¹⁰.

- 23 Pèlerin de l'histoire, Coubertin n'est pas pour autant un nostalgique du monde antique. Admirateur de la lutte acharnée des Grecs pour leur indépendance, il est un philhellène convaincu, même s'il récuse le terme dans l'acceptation qui est celle de la fin du XIX^e s.

Un philhellène est un Occidental cultivé qui sent tout ce que lui et ses pareils doivent à la Grèce antique et qui, par reconnaissance des services rendus par la Grèce antique à la civilisation, condescendent à témoigner beaucoup de bienveillance à la Grèce moderne... Eh bien, puisque c'est comme cela que l'opinion entend le mot de 'philhellène', je ne veux pas de ce qualificatif, parce que ce n'est pas à la Grèce antique que vont mon respect et mon admiration, c'est à la Grèce moderne¹¹.

- 24 À Athènes, il s'émerveille de trouver, dans cette ville en pleine construction, tous les signes d'un peuple jeune. Les contacts avec la population l'enchantent,

vexé seulement que son grec de collègue ne lui servit à rien, grâce surtout à la prononciation qu'on nous avait apprise. Mais alors on parlait partout français... Mon étonnement était grand de trouver une Grèce si vivante, restée si semblable à elle-même, à la fois très antique et très moderne. Mon instinct ne m'avait pas trompé en m'inclinant fortement vers elle. Désormais, j'étais certain de son avenir. Je garderai toujours en ses destins renouvelés une foi solide¹².

- 25 Parce que la Grèce était à la fois très antique et très moderne, parce que l'hellénisme était pour P. de Coubertin non chose du passé, mais chose d'avenir, l'idéal de l'ancienne Olympie pouvait, dans ses lignes essentielles, s'adapter au monde moderne. Le génie de Coubertin fut d'utiliser l'aura dont bénéficiait l'Antiquité grecque pour transposer certains traits caractéristiques des Jeux antiques en des équivalents symboliques, propres

à son époque, dont il fit les fondements de l'olympisme rénové. Dans cette perspective, s'attacher aux ressemblances ou aux différences entre concours anciens et jeux modernes n'a pas grand sens. Peu importe que certaines épreuves antiques aient été remplacées par des sports modernes comme le cyclisme ou la natation – ce qui fut considéré par les puristes comme un monstrueux anachronisme. En revanche, la course de Marathon, imaginée par l'académicien français Michel Bréal, contribua à créer une mystique autour des Jeux rénovés, en raison des qualités physiques exceptionnelles qui étaient requises pour triompher et parce que ce fut un Grec qui l'emporta : le rayonnement de ces concours devait être à la hauteur de l'exemple antique.

- 26 Une notion commune à l'olympisme antique et au néo-olympisme est celle de rassemblement. L'échelle en est pourtant différente, puisque dans l'Antiquité, il ne s'agit que de réunir les Grecs, alors qu'à l'époque contemporaine il s'agit de concours à vocation internationale, « la grande fête quadriennale de la jeunesse ». D'autre part, des concours antiques étaient exclus les étrangers, les femmes et les esclaves. Cette idéologie discriminatoire allait à l'encontre de l'internationalisme de Coubertin (à ceci près qu'il refusait lui aussi aux femmes le droit de concourir !), mais, pour le baron, les pratiques sportives n'en étaient pas moins réservées à une élite : « une aristocratie d'origine égalitaire puisqu'elle n'est déterminée que par la supériorité corporelle de l'individu et par sa volonté d'entraînement ». Cette élite est assimilée à une chevalerie, les athlètes à des frères d'armes, unis par l'estime réciproque, ce qui n'exclut pas l'esprit de concurrence, ni la recherche des records, d'où la devise : *citius, altius, fortius* (« plus vite, plus haut, plus fort »). L'olympisme de Coubertin peut constituer une « école de noblesse et de pureté morale », à condition que tous les éléments de corruption soient éliminés, ce qui implique que les Jeux soient réservés aux amateurs et non aux professionnels concourant pour de l'argent.
- 27 À la notion de rassemblement, Coubertin a voulu donner une connotation religieuse : « j'estime avoir eu raison de restaurer dès le principe, autour de l'olympisme rénové, un sentiment religieux, transfiguré et agrandi par l'internationalisme et la démocratie qui distinguent les temps modernes ». À la *religio athletae*, se substitue en fait l'idéal démocratique et l'internationalisme : le néo-olympisme doit avoir une base laïcisée.
- 28 Tout un rituel inspiré plus ou moins du modèle antique se met en place au fil des olympiades : formule solennelle d'ouverture et de clôture des Jeux, hymne olympique, plus tard serment des athlètes, drapeau, relais de la torche... Des cérémonies religieuses furent aussi associées aux concours : en 1896, à la Cathédrale d'Athènes et dans l'église catholique de Saint-Denys-l'Aréopagite.
- 29 Un des aspects de l'olympisme qui a le plus impressionné P. de Coubertin, c'est la trêve. Il était très attaché à l'idéal de paix et de fraternisation entre les peuples. Bien qu'appartenant à une génération traumatisée par la défaite de la France face à la Prusse en 1870, il a toujours dénoncé l'esprit de revanche de ses contemporains comme une « conception fausse et mesquine du patriotisme ». Ainsi fixa-t-il la paix, la compréhension et le respect mutuel entre individus, nationalités et races comme un des objectifs principaux des Jeux rénovés. Même si la trêve antique avait une tout autre signification, l'interprétation que Coubertin en proposait renforçait l'institution qu'il fondait en lui donnant la caution du passé antique. De même, Coubertin souhaita associer l'art aux Jeux modernes, sur l'exemple de ce qui se faisait non à Olympie mais à Delphes ou à Athènes. En 1906, il réunit à la Comédie française une « conférence consultative des Arts, Lettres et Sports »¹³. Mais au début du xx^e s., l'idée que le sport pouvait faire partie de la culture

et être mis sur le même plan n'était pas encore admise et ne séduisait ni les sportifs, ni les artistes. Cependant des concours d'architecture, de peinture, de sculpture et de musique se déroulèrent parallèlement aux Jeux, de 1912 à 1948. Dès la première olympiade des artistes grecs de renom apportèrent leur contribution.

- 30 Ainsi, à sa façon, dès l'origine, la célébration olympique était porteuse de toutes les valeurs essentielles héritées de l'hellénisme, quitte à en prendre à son aise avec les réalités historiques : on cherchait dans les références à la Grèce antique ce que l'on avait envie d'y trouver. Cet hellénisme de rêve appartenait à la culture des élites depuis la fin du XVIII^e s. Ce que mit en route Coubertin, s'apparente moins à une résurrection, celle des concours antiques, qu'à une création, celle de la culture moderne où les jeux du corps complétaient ceux de l'esprit.

Prolégomènes d'une renaissance

- 31 En 1891, Coubertin avait pris la direction de l'USFSA (L'Union des sociétés françaises de sports athlétiques) qui, un an plus tard, célébrait son cinquième anniversaire. C'est à cette occasion que le baron décida de lancer en public l'idée qu'il avait mûrie depuis longtemps de rétablir les Jeux Olympiques, lors d'une séance solennelle qui se tint le 25 novembre 1892 dans l'ancienne Sorbonne. De l'avis même de l'auteur, cette annonce fut un « message perdu » :

Naturellement, j'avais tout prévu, hormis ce qui arriva. De l'opposition, des protestations, de l'ironie ? ou même de l'indifférence ?... Point du tout. On applaudit, on approuva, on me souhaita un grand succès, mais personne n'avait compris. C'était l'incompréhension totale, absolue qui commençait. Elle devait durer longtemps... L'hiver 1892-1893 se passa sans que l'idée eut le moins du monde rebondi dans l'opinion... La grande plaisanterie des gens « cultivés » était de s'enquérir si les femmes seraient admises parmi les spectateurs aux nouveaux Jeux et si, comme à certaines périodes de l'Antiquité, la nudité générale serait imposée pour mieux défendre l'accès de l'enceinte au sexe faible¹⁴.

Le congrès fondateur

- 32 Coubertin ne reçut le soutien que de trois pays, la Suède, la Jamaïque et la Nouvelle Zélande. La France ignorait le projet, tout comme l'Allemagne ; l'Angleterre était sceptique et considérait d'ailleurs que l'athlétisme était son apanage exclusif. Le projet semblait voué à l'insuccès. C'était mal connaître l'opiniâtreté et l'énergie de Coubertin. Son dessein était d'organiser un congrès international auquel participeraient les délégués des gouvernements et des universités sur le rétablissement des Jeux Olympiques et il le maintint, en le « truquant », selon ses propres termes, en lui donnant pour thème « l'amateurisme ». Pendant deux ans, il va se dépenser sans compter, multiplier les démarches auprès des chefs d'État et des dignitaires pour obtenir leur soutien, faire des voyages aux États-Unis et en Grande-Bretagne pour contacter les milieux sportifs et en particulier les universités. En France, ce sont d'autres difficultés qui l'attendent : certaines sociétés sportives refusaient de participer à un Congrès où seraient présents des délégués allemands ; il existait aussi un antagonisme entre les sociétés de gymnastique et les sociétés athlétiques...
- 33 Le succès ne vint qu'au printemps 1894 : les adhésions se multiplièrent : Américains, Anglais, Suédois, Espagnols, Italiens, Belges, Russes et Australiens. Le programme définitif

avait été publié au début de 1894 : il comprenait deux parties, la première, « amateurisme et professionnalisme », la seconde, « Jeux Olympiques », avait une place beaucoup plus discrète.

- 34 Le 16 juin 1894 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous les fresques de Puvis de Chavanne, deux mille personnes sont réunies, dont douze représentants de pays étrangers et de nombreuses personnalités du monde politique et artistique. Coubertin a soigneusement préparé cette séance qui, après les discours officiels, s'achève avec l'audition de l'hymne d'Apollon, dont le texte a été découvert à Delphes en 1893, transcrit par Théodore Reinach et mis en musique par Gabriel Fauré¹⁵. L'hymne est interprété par Jeanne de Remacle, soliste à l'Opéra, accompagnée de chœurs et de harpes. Coubertin avait souhaité créer un climat d'exaltation et son attente n'est pas déçue :

Une sorte d'émotion nuancée se répandit comme si l'antique eurhythmie transparaissait à travers les lointains âges. L'hellénisme s'infiltra de la sorte dans la vaste enceinte. Dès ces premières heures, le Congrès avait abouti. Je savais que, désormais, consciemment ou non, personne ne voterait contre le rétablissement des Jeux Olympiques¹⁶.

- 35 Effectivement, le 23 juin 1894, le Congrès vote à l'unanimité et par acclamation le rétablissement des Jeux Olympiques de l'époque moderne et se prononce pour leur organisation à Athènes, deux ans plus tard.

La préparation des Jeux d'Athènes et le Comité olympique

- 36 Aussitôt un Comité international – il deviendra le C.I.O. (Comité international olympique) – est constitué dans le but d'organiser la première olympiade. Il est composé de quatorze personnalités, proches de Coubertin et jouissant d'un certain prestige dans leur pays. Le baron assure le secrétariat général et Démétrios Vikelas, la présidence. Ce dernier était un homme de lettres vivant alors à Paris et qui était très actif dans tous les mouvements de défense de l'hellénisme (il fut même appelé à présider la Revue des Études grecques) ; il était le délégué de la Société panhellénique de gymnastique au congrès de 1894. La mission du Comité est définie de la façon suivante :

Assurer la célébration régulière des Jeux Olympiques ; rendre cette célébration de plus en plus parfaite, digne de son glorieux passé et conforme aux idées élevées dont s'inspirèrent ses rénovateurs ; provoquer ou organiser les manifestations et en général prendre toutes les mesures propres à orienter l'athlétisme moderne dans les voies désirables.

- 37 Au delà de cette déclaration de principes, Coubertin a élaboré ce qui reste encore aujourd'hui la base de l'olympisme :
- la périodicité des Jeux tous les quatre ans ;
 - le changement de lieu où ils se déroulent ;
 - l'égalité des sports ;
 - l'indépendance absolue du Comité olympique qui ne doit accepter aucune subvention et donc ne subir aucune influence ;
 - enfin, la constitution dans chaque État d'un comité national, chargé d'assurer la participation des différents pays aux Jeux Olympiques. Coubertin avait triomphé sur tous les points, on pouvait alors se tourner vers Athènes.

Le choix d'Athènes

- 38 Inaugurer à Athènes les premiers Jeux Olympiques de l'époque moderne était un symbole fort, celui de la continuité de la tradition grecque, de l'Antiquité à l'époque moderne. Ce choix ne correspondait pas cependant au projet de Coubertin, qui avait envisagé Paris et l'Exposition universelle de 1900 comme cadre des premiers Jeux modernes. C'est Dimitrios Vikélas qui le fit changer d'avis :

Trompé comme la plupart de mes contemporains sur les forces juvéniles de la Grèce ressuscitée, je ne pensais pas qu'elle fut en état de faire face à l'inauguration de rencontres sportives mondiales¹⁷.

- 39 Il n'était pas le seul à le penser. En Grèce, cette décision tout à fait imprévue suscita l'enthousiasme de la population : de retour à Athènes, D. Vikélas écrit le 4 octobre 1894 à Coubertin : « Depuis Brindisi jusqu'ici, tous mes compatriotes me parlent des Jeux Olympiques avec joie ». La presse dans son ensemble, fière de l'honneur fait à la Grèce, contribua à donner à l'événement athénien un grand retentissement. Le journal Hestia ouvrit ses colonnes à Vikélas ; Acropolis soutint également le rétablissement des Jeux Olympiques :

Le rétablissement des Jeux Olympiques est l'occasion de montrer aux étrangers qui vont se réunir dans la métropole grecque que, si la Grèce des partis politiques a fait faillite, la Grèce des traditions éternelles n'est pas morte et peut surmonter toutes les difficultés afin de mieux ressusciter : ce sont les jeunes qui fréquentent les gymnases (« palaestra ») qui, dans peu de temps, vont apporter la renaissance... Allons-y ! nous devons tous travailler avec zèle et enthousiasme pour le succès des premiers Jeux européens. Montrons aux Européens que la jeunesse grecque est toujours vivante, que le sang coule toujours dans nos veines et que notre nation va connaître des jours meilleurs¹⁸.

- 40 Ces sentiments patriotiques étaient largement partagés. De plus la nouvelle classe bourgeoise qui émerge en Grèce dans la seconde moitié du XIX^e s. vit dans le projet olympique une occasion de développer des initiatives économiques et touristiques. Enfin le monde des intellectuels et des artistes, lui aussi en pleine évolution, se passionna pour les Jeux : les artistes les plus représentatifs du temps participèrent directement à la célébration (Gyzis, Lytras, Palamas). Il ne fait aucun doute qu'à Athènes, dans les salons et les cafés littéraires qui fleurissaient alors, les jeux étaient au cœur des discussions et des polémiques.
- 41 En effet, certains politiques ne partageaient pas l'enthousiasme général : Charilaos Trikoupis, le chef du gouvernement, était même bien résolu à décliner la proposition et chacun savait qu'il était difficile de s'opposer à sa volonté de fer. La Grèce n'était pas en mesure, selon lui, d'assurer l'organisation et d'assumer les dépenses inhérentes à une telle entreprise. Bref, les Jeux coûtaient trop cher.

La situation de la Grèce

- 42 La situation de la Grèce justifiait-elle ces réticences ? La Grèce était un petit État qui s'étendait jusqu'à la Thessalie et qui comptait 2 433 806 habitants en 1896. C'était un pays fondamentalement pauvre que Trikoupis avait eu l'ambition de développer afin de l'élever au niveau des nations occidentales. Pour ce faire, il avait engagé un grand programme de travaux publics – construction d'un réseau ferré et ferroviaire,

aménagement des ports et percement du canal de Corinthe –, qui devait renforcer les activités commerciales, favoriser l'industrialisation et même lutter contre le brigandage qui sévissait encore dans les provinces¹⁹.

- 43 Pour mener à bien ce programme, la Grèce manquait de capitaux, mais aussi de techniciens. Elle fit appel au savoir faire des étrangers et particulièrement à des ingénieurs français, spécialisés dans les ouvrages hydrauliques et dans la construction des routes. L'œuvre des Français fut importante et contribua à resserrer les liens entre les deux pays (c'est au même moment en 1892 que les Grecs ont finalement donné aux Français le chantier archéologique de Delphes²⁰) au point de susciter la jalousie des Anglais (même les rapports de certaines administrations grecques étaient rédigés en français !).
- 44 Le coût des infrastructures était très lourd et l'État grec, malgré l'augmentation considérable des impôts et des taxes ne pouvait y suffire. Il fallut donc contracter des emprunts à l'intérieur et à l'étranger, qui atteignirent la somme exorbitante de 630 millions de drachmes. Trikoupis comptait sur le développement rapide de l'économie grecque pour rembourser la dette, mais c'était surestimer les capacités du pays et, en 1893, la banqueroute fut inévitable. La faillite des finances publiques – vécue comme une humiliation nationale – porta un coup très dur, non seulement au crédit international du pays, déjà fort entamé, mais à l'hellénisme tout entier. L'élan de sympathie et de solidarité qui avait soulevé l'Europe lors de la guerre d'Indépendance de 1821 était retombé depuis longtemps. En cette fin de siècle, le philhellénisme était passé de mode. La Grèce moderne avait déçu et même irrité : déçu les visiteurs romantiques, partis sur les traces de Chateaubriand, et confrontés à une réalité tout autre ; irrité les politiciens qui s'attendaient à trouver dans ce nouvel État, créé en 1830, un instrument docile au service des intérêts des trois puissances protectrices : la Russie, l'Angleterre et la France.
- 45 Or, la Grèce est un pays agité qui, depuis sa création en 1830, réclame le rattachement de tous les territoires peuplés en totalité ou en majorité par des populations grecques : Thessalie, annexée en 1881, Épire, Macédoine, Thrace, Crète... Ses revendications territoriales s'opposent aux aspirations nationales des autres peuples balkaniques (Albanais, Serbes, Bulgares) ainsi qu'aux intérêts des puissances protectrices qui, au nom de l'équilibre européen, refusent toute rectification des frontières et défendent l'intégrité de l'Empire ottoman. Pourtant, lorsque la Bulgarie annexa la Roumélie orientale, en 1885, les puissances ne réagirent pas. Ulcérée par l'accroissement d'un État rival, la Grèce fit des préparatifs d'armement. Sommée d'y renoncer, elle fut soumise à un blocus maritime. Bien évidemment, comme l'avait déjà fait remarquer E. Burnouf, l'ancien directeur de l'École française d'Athènes, les dépenses militaires, les pertes financières liées au blocus, pesèrent lourd dans la dette publique²¹. L'Europe eut donc sa part de responsabilité dans la faillite de 1893 : si, dès 1830, les puissances avaient donné à la Grèce des frontières « rationnelles », elle aurait alors eu les moyens de se consacrer à son développement intérieur.
- 46 Dans ce contexte, l'hostilité de Trikoupis aux Jeux s'explique aisément. Aux impératifs purement financiers s'ajoutaient des raisons politiques : des dépenses somptuaires pouvaient indisposer les créanciers de la Grèce. Mais, d'un autre côté, comme le soutenait l'opposition, les Jeux d'Athènes pouvaient être une occasion de rehausser le prestige du pays et de réchauffer les relations avec l'Europe. La crise atteignit son paroxysme à l'automne 1894. Après Trikoupis, la Commission du Zappeion, qui devait être la cheville

ouvrière des Jeux de 1896, émettait des conclusions décourageantes et renonçait à les organiser.

- 47 Coubertin se rend alors en hâte à Athènes. A Marseille, il s'embarque sur l'Ortigal à destination du Pirée, « inquiet et joyeux », joyeux d'aller à la rencontre de cette « patrie universelle ». A Athènes, les factions s'affrontent : le chef de l'opposition, Théodore Déligiannis, a pris parti pour les Jeux auxquels Trikoupis est de plus en plus hostile. Le chargé d'affaires de France, Monsieur Maurouard, est placé dans une situation embarrassante : « vous avez déclenché une crise politique », lance-t-il au baron. Ce dernier se rend compte qu'il est devenu un ballon de jeu entre deux équipes politiques. Avec Trikoupis, qui s'est déplacé en personne pour le rencontrer à l'hôtel Grande-Bretagne, c'est un dialogue de sourds : chacun campe sur ses positions. Coubertin sait que la situation est délicate :

que penser de celui qui vient vous dire 'vous avez de bien beaux salons'. Permettez que nous y organisions, à vos frais, une fête qui sera superbe²².

- 48 Il est donc décidé à passer outre à la volonté du ministre et à frapper plus haut. En l'absence du roi Georges, il obtint une audience du prince héritier Constantin. Ce dernier était âgé de 26 ans, sportif, courageux, idéaliste et très populaire. Le prince, sensible aux accents philhellènes de son interlocuteur, se laisse convaincre, accepte de prendre la tête de l'organisation et se fait fort d'emporter l'adhésion royale à l'organisation des Jeux.
- 49 Avant de quitter Athènes, Coubertin, assisté de ses nouveaux amis, Georges Mélas, le fils du maire d'Athènes, Georges Mercati, le fils du directeur de la Banque de Grèce, met sur pied le nouveau Comité et fait adopter le programme qu'il a apporté de Paris. Le 16 novembre, il donne une conférence à la grande société littéraire, le Parnasse, devant une salle comble, mais un auditoire extrêmement partagé. Est-ce l'admirateur de l'Antiquité qui parle, le philhellène convaincu ou l'adepte de la démocratie et de l'internationalisme ? Peu importe. C'est une vague de fond que Coubertin déclenche en faveur des Jeux. Désormais, malgré les atermoiements du Comité et les remous de la Chambre (Boulè), qui provoquent la démission de Trikoupis en 1895, les difficultés sont surmontées et il ne reste plus qu'à recueillir les fonds.

Le financement des jeux

- 50 Le premier défi était d'ordre financier : Pierre de Coubertin avait estimé le coût de l'organisation des Jeux à 150 000 drachmes : on était loin du compte ! Étant donné la médiocrité des subventions publiques, le Comité olympique grec devait trouver des fonds : émission de timbres postes commémoratifs – les seuls en circulation pendant la durée des Jeux, dont la recette atteignit 400 000 drachmes ; organisation de collectes auprès de riches particuliers, mais aussi des municipalités, des monastères et des sociétés privées ; appel aux Grecs de l'étranger : les dons affluèrent des communautés grecques des Balkans, de la Méditerranée orientale, de Marseille, de Londres, de Boston... Le secrétaire du Comité olympique, Timoléon Philémon, partit pour Alexandrie demander l'aide d'un riche mécène, Georges Averoff²³. Ce Grec d'Épire, né à Metsovo (1808-1890), s'était expatrié en Égypte où il avait fait fortune dans le négoce du coton et des céréales, étendant le champ de ses activités en Russie (raison pour laquelle il changea son nom d'Augéros en Averoff). Il offrit un million de drachmes-or pour reconstruire le stade : sans lui les Jeux n'auraient pu avoir lieu, faute d'installations adéquates. Les Athéniens reconnaissants érigèrent à leur bienfaiteur une statue en marbre pentélique, œuvre du

sculpteur Georges Vrontos, qui se dresse à l'entrée du stade et qui fut inaugurée le 24 mars, veille de l'ouverture des Jeux.

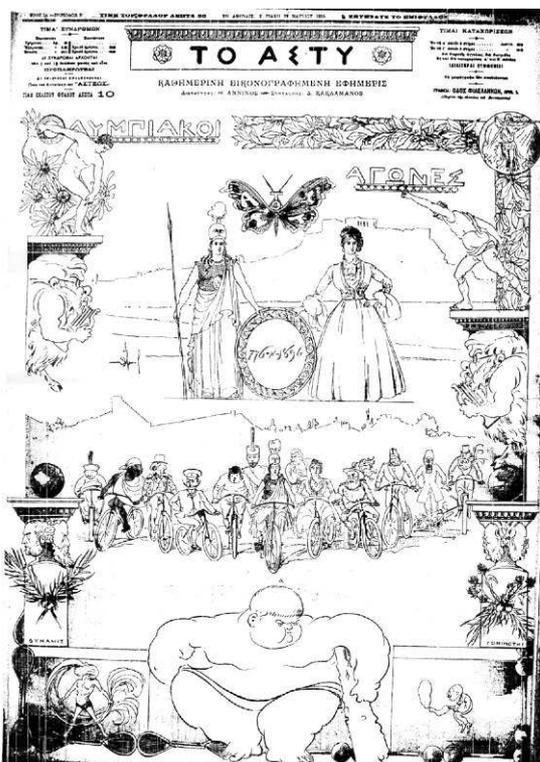
- 51 C'est dans ces conditions assez précaires que furent créés les premiers Jeux Olympiques et que naquit un de ces mouvements internationaux les plus représentatifs de l'ère contemporaine. Pourtant, cette « internationale » du sport reçut tellement peu d'attention de la part des autorités officielles que l'ambassade de France conseilla au ministère de l'Instruction publique de n'y prêter aucune attention et de n'envoyer aucune représentation officielle²⁴.
- 52 Ce premier olympisme véhiculait ni plus ni moins de contradictions que le mouvement actuel. Certains des défauts originels ont été heureusement comblés comme la participation des femmes qui est aujourd'hui l'une des meilleures, sinon des rares justifications du phénomène, en espérant que cette participation favorise l'émancipation féminine dans les pays où elle n'existe pas. La professionnalisation et la « marchandisation » actuelle du sport étaient en revanche étrangères aux idées des fondateurs. Quant aux rapports avec l'Antiquité, ils contribuent au rêve grec d'être au centre de la culture européenne, à défaut d'être au centre de l'Europe marchande. Les « Jeux » olympiques – les Anciens parlaient de concours (*agôn*), car il ne s'agissait pas de spectacles – sont en tout cas un des rites les plus vivants qui fait entrer brusquement une Antiquité de rêve dans la réalité contemporaine.
-

Appendice

L'humour et les Jeux olympiques

- 53 Les caricatures parues dans les journaux grecs mériteraient une étude exhaustive, car elles sont souvent d'une grande qualité et renseignent sur la façon dont les Grecs voyaient les Jeux et leur pays ; nous donnons deux exemples, tirés du journal, TO ΑΣΤΥ, qui nous ont paru particulièrement représentatifs de cet humour hellénique²⁵.

1. Frontispice du 24 mars 1896 (fig. 1)



54

55 L'auteur, anonyme, se moque de ce qui fait aux yeux de ses contemporains la valeur de l'hellénisme et ridiculise avec gentillesse le renouveau des Jeux Olympiques.

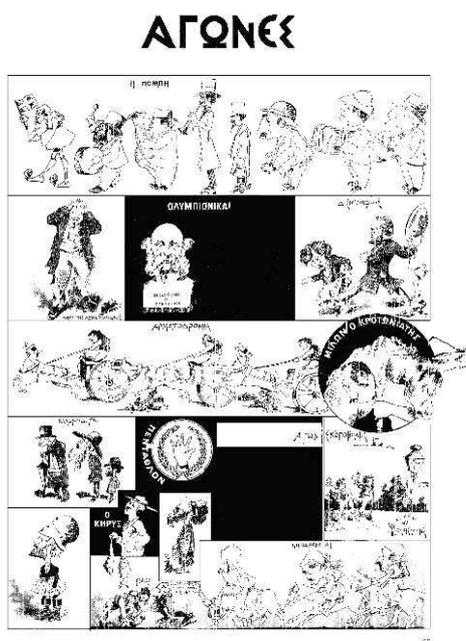
56 La composition est encadrée en haut et sur les côtés par une guirlande et par une série de consoles, qui donnent à la page un style résolument néoclassique. D'ailleurs, les références à l'Antiquité sont partout présentes : on reconnaît sur les consoles du haut, le Discobole de Myron et, en face, un drôle de personnage, reproduisant le geste du « Gladiateur Borghèse », statue du Louvre, mais alors que ce dernier est nu, celui-là est habillé d'une tunique et porte des moustaches (?). Au-dessus, dans un médaillon, est représentée une Victoire prenant son envol, dont le modèle doit être la célèbre statue de Paionios de Mendé, qui avait été récemment découverte dans les fouilles allemandes d'Olympie. Les consoles du haut sont soutenues par un Pan à lunettes tenant une cithare ; celles du bas reproduisent les Hermès doubles, retrouvés dans les fouilles du stade, mais les têtes accolées n'ont rien à voir avec les statues antiques et ressemblent plutôt à des académiciens du XIX^e s. (l'inscription de gauche exalte la force, dynamis, et celle de droite la fécondité, gonimotis). En bas, un Héraclès plutôt obèse est encadré par deux petits tableaux, où l'on reconnaît, à gauche un vieillard, peut-être Éole soufflant dans des voiles (doit-on y voir une allusion à l'incertitude du temps qui provoqua l'annulation, au dernier moment, des épreuves d'aviron ?) et, à droite, un personnage sautant à la corde. Les sports modernes sont évoqués par les raquettes de tennis, à côté d'Héraclès, et les bicyclettes, qui occupent la partie centrale de la scène, soulignant la popularité du cyclisme en cette fin du XIX^e s., comme nous l'avons rappelé ci-dessus.

57 L'auteur se moque de la culture antique, ridiculisant les divinités (Héraclès obèse ou Athéna sur un vélo) ou transposant les réalités du XIX^e s. dans cette ambiance antique

pour faire mieux ressortir le caractère désuet de ce perpétuel appel au passé : la jeune femme qui, au centre de la composition, incarne la Grèce moderne porte en guise d'égide un portrait moustachu (ce pourrait être une représentation de la reine Olga portant sur la poitrine la tête de son époux, le roi). Cette scène centrale se détache sur un fond d'Acropole. Cette auto-dérision, à un moment où la Grèce construit encore l'hellénisme sur les valeurs et les mythes de l'Antiquité, mérite d'être soulignée.

- 58 En ce sens, l'auteur rejoint P. de Coubertin qui affirmait sa passion pour la Grèce contemporaine et délivre un message pour l'avenir : ce sont des représentants de tous les continents qui entourent Athéna, alors que ni Noirs ni Jaunes n'ont participé à ces Jeux (même le Turc est bien présent avec son fez, mais il a cassé son vélo et ne peut plus avancer !). Autre message d'avenir : Athéna et son doublet du XIX^e mènent la course, alors que les femmes n'ont participé aux Jeux Olympiques que plus tard, à Paris en 1900.

2. Les « Jeux » par M. Athanasiadis, mars-avril 1896 (fig. 2)



- 59 L'auteur du deuxième document est un remarquable dessinateur et un caricaturiste plus virulent que le précédent, même si les procédés restent les mêmes : dérision de la culture antique et sympathie pour la Grèce moderne.
- 60 Toute cérémonie, depuis l'Antiquité, commence par un défilé (pompe) : celui-ci occupe tout le haut de la page, et il est conduit par un Grec plutôt famélique, en costume traditionnel. Suit une vignette intitulée « L'Apoxymène » (ou « celui qui se racle ou se gratte »), ridiculisant une des statues les plus célèbres de Lysippe, le grand sculpteur du IV^e s. av. J.-C., qui avait représenté un athlète se nettoyant avec un strigile : le nouvel « apoxymène » se gratte car il a des poux sur la tête. Au même niveau, le « Discobole », autre chef-d'œuvre classique de Myron, est représenté sous les traits d'un client furieux qui frappe un serviteur maladroit avec le plateau que ce dernier vient de renverser (le thème est en fait un jeu de mot sur diskos, qui désigne en grec moderne le plateau, parce

qu'il a traditionnellement la même forme ronde que le disque des athlètes). Entre les deux vignettes, le buste d'un « vainqueur à Olympie », Olympionikai selon le titre, où il faut reconnaître Théodôros Déliyiannis, le nouveau premier ministre, qui avait remporté les élections de 1895.

- 61 Suit une scène de rue où les carriages renversent les passants, comme cela devait arriver dans Athènes, pompeusement nommée *armatodromia*, ou « course de chars ». Milon de Crotonne, plusieurs fois vainqueur à Olympie, en est réduit pour montrer sa force à transporter un âne récalcitrant sur ses épaules, comme un boucher transférant les quartiers de viande sur son étal. Les juges antiques, « Hellanodiques », sont incarnés par trois personnages à l'allure bien peu sportive ; quant au héraut, qui jouait un rôle important à Olympie dans l'Antiquité pour toutes les annonces, il est représenté sous les traits d'un vendeur de poisson à la criée, alors que le chantré qui le suit avec son chapelet est donné comme le choryphée du chœur d'Antigone. Deux garnements qui s'acharnent à lancer des pierres contre un lampadaire et deux autres qui se disputent un objet mal défini rappellent que le tir et la « lutte » faisaient partie des épreuves sportives en 1896 ; les cinq doigts de la main désignent le penthatle, autre discipline olympique. En revanche, la course de chevaux ne faisait pas partie du programme (contrairement à ce qui se pratiquait dans l'Antiquité), mais est tournée en dérision puisque c'est un âne qui se trouve en tête. En bas à gauche, il s'agit sûrement d'une caricature du buste de Périclès, avec casque sur la tête, auquel ont été rajoutées une jupette (la fustanelle traditionnelle) et une paire de bottes.
- 62 Cet humour mordant et roboratif s'exerce aux dépens de la Grèce antique et moderne comme aux dépens des Jeux. On aurait aimé que ceux qui ont conçu le spectacle pour la séance d'ouverture des Jeux de 2004 ait eu le même recul et la même ironie par rapport aux valeurs du passé ; il faut croire que plus la culture antique devient lointaine, plus on a tendance à la prendre au sérieux. Les caricaturistes de 1896 se sont montrés moins politiquement corrects ; il est vrai qu'il n'avait pas à 'vendre' la Grèce à des millions de téléspectateurs.

NOTES

1. Une liste de vainqueurs sur bronze, récemment trouvée à Olympie, prouve que les concours furent organisés au moins jusqu'à l'olympiade de 385 apr. J.-C., cf. J. EBERT, *Niképhoros* 10 (1997), p. 217-233.
2. Cf. A. ARVIN-BÉROD, *Les enfants d'Olympie, 1796-1896*, Paris, 1996 ; FR. et R. ÉTIENNE, « Les Jeux olympiques en Grèce », *Dossiers d'Archéologie*, juin 2004.
3. J. V. GROMBACH, *Olympic Cavalcade of Sports*, New York, 1936, p. 7.
4. J.-M. BROHM, « Pierre de Coubertin et l'instauration du néo-olympisme », dans *La naissance du mouvement sportif associatif en France*, P. Arnaud et J. Comy éd., Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 380-389.
5. P. DE COUBERTIN, « Entre deux batailles : de l'Olympisme à l'université ouvrière », *Revue de la semaine*, 20 janv. 1922, p. 9.

6. Par cette demi-olympiade, P. C. entend des concours féminins parallèles aux concours masculins ; cf. « Les femmes aux Jeux Olympiques », *Revue olympique*, juillet 1912, p. 110.
7. P. DE COUBERTIN, *L'Indépendant belge*, 23 avril 1906.
8. P. DE COUBERTIN, *Une campagne de vingt et un ans*, Paris, 1909, p. 89.
9. R. et FR. ÉTIENNE, *La Grèce antique : archéologie d'une découverte*, Gallimard, 2000 (2^{ème} éd.) ; H. KYRIELEIS (éd.), *Olympia 1875-2000, 125 Jahre deutsche Ausgrabungen, Internationales Symposium*, Berlin 9-11/11/2000, Ph. Von Zabern, 2002.
10. P. DE COUBERTIN, *Mémoires olympiques*, Lausanne, 1931, rééditées par Éditions Revue E.P.S., 1996, p. 206.
11. P. DE COUBERTIN, *L'hellénisme*, 1904.
12. P. DE COUBERTIN, *Mémoires olympiques*, 1931 (1996), p. 26 (cf. ci-dessus, n. 9).
13. P. DE COUBERTIN, *Une campagne de vingt et un ans*, 1909, p. 194 : « Il s'agissait de préparer d'une part la retentissante collaboration des arts et des lettres aux olympiades restaurées et, de l'autre, leur collaboration quotidienne, modeste et restreinte, aux manifestations locales de la culture physique ».
14. P. DE COUBERTIN, *Mémoires olympiques*, 1931 (1996), p. 9 et 11 (cf. ci-dessus, n. 9).
15. L'hymne a été republié par A. BÉLIS, *Les hymnes à Apollon, Corpus des inscriptions de Delphes 3*, Paris, 1992.
16. P. DE COUBERTIN, *Mémoires olympiques*, 1931 (1996), p. 18 (cf. ci-dessus, n. 9).
17. P. DE COUBERTIN, *Mémoires olympiques*, 1931 (1996), p. 19 (cf. ci-dessus, n. 9).
18. Ce texte est cité dans une conférence de Géorgiadis Kostas, doyen de l'Académie internationale olympique, sur le rôle de la presse dans la renaissance des jeux olympiques modernes, Olympie le 31 mai 1995, publiée dans *Revue olympique*, XXV, avril-mai 1996.
19. Sur le programme de Ch. Tricoupis, cf. L. TRICHA, *Charilaos Trikoupis et les travaux publics*, éditions Kapon, 2001.
20. Cf. *La redécouverte de Delphes*, Paris, 1992.
21. E BURNOUF, « La Grèce en 1886 », *Revue des deux mondes*, 1887.
22. *Cosmopolis*, avril 1896.
23. A. PAPANICHOLOU-CHRISTENSEN, *The Panathenaic Stadium*, Athènes 2003, p. 76 sq.
24. « L'origine de ces Jeux est due à l'initiative d'une société privée. Leur objet est dépourvu de tout caractère scientifique : ils ne seront pas, comme leur dénomination pourrait le faire croire, une reconstitution des concours célèbres de l'Antiquité, mais une exhibition de sports athlétiques exclusivement modernes. Aussi le monde de la science et des lettres ne prêtent-ils aucune attention à ces Jeux et ils n'intéressent en réalité que les amateurs de divertissements frivoles et les catégories d'individus accoutumés à spéculer sur l'affluence des étrangers ; enfin, leur succès paraît encore assez problématique, même dans la sphère tant soit peu spéciale et tant soit peu vulgaire de leur programme... », *Archives du Ministère des A. E.*, 30 mars 1896.
25. Signalons que deux recueils ont été publiés par l'Ethniko istoriko Mouseio avec une recension des articles de journaux concernant les Jeux olympiques, comportant un résumé (en grec) : *Oi Olumpiakoi Agônes tou 1896, Eidisis apo tin éphémérida TO ASTY*, Ioulios 1894-Aprilios 1896, Athina, 2002 et *Oi Olumpiakoi Agônes tou 1896, Eidisis apo tin éphémérida AKROPOLIS*, Ioulios 1894-Aprilios 1896.

RÉSUMÉS

Cet article retrace la naissance et l'évolution du mouvement olympique moderne jusqu'aux premiers jeux de 1896, en se concentrant sur la vie du baron de Coubertin et de la création du Comité olympique. Il rappelle les difficultés liées à la tenue des premiers Jeux olympiques à Athènes ainsi que le contexte grec de l'époque, l'enthousiasme suscité par les JO et les espérances qui y avaient été placées. Il termine sur un intéressant appendice iconographique fait de caricatures grecques de l'époque autour des Jeux.

This article reviews the birth and evolution of the modern era Olympic movement until it held its first games in 1896. It goes over the life of Baron de Coubertin and the creation of the Olympic committee. It reminds us of the difficulties that had to be tackled by the organizers of the first Olympics in Athens. Finally, it offers a panorama of the Greek context of the time as well as of the enthusiasm that the Olympics inspired and the hopes of a "young" nation that they were bestowed with. An interesting appendix is composed of an analysis two press drawings of the time dealing with the Olympics.

AUTEURS

FRANÇOISE ÉTIENNE

Université de Paris Sorbonne

ROLAND ÉTIENNE

Université de Paris Sorbonne